
Beaucoup à apprendre de Nuto Revelli : comment faire une recherche d'histoire orale

Molto da imparare da Nuto Revelli: come fare una ricerca di storia orale

Much to learn from Nuto Revelli: How to conduct oral history research

Alessandro Casellato

Traduction : Jean-Claude Zancarini

NOTE DE L'ÉDITEUR

Traduction de l'italien par Jean-Claude Zancarini

- 1 Ce texte recueille des indications tirées des livres de Nuto Revelli sur la façon de faire une recherche d'histoire orale. Il naît d'un cours donné à l'université Ca' Foscari de Venise en 2005, consacré à Revelli, en tant que pionnier de l'histoire orale en Italie. Les étudiants devaient lire ses livres et repérer les parties dans lesquelles il raconte le déroulement de ses recherches et réfléchit à la première personne sur sa propre méthode de travail, pour en extraire des suggestions minutieuses¹. C'était là un exercice de lecture profonde, comme l'écoute qui est à la base de l'histoire orale. Puisqu'on ne pouvait plus poser de questions à Revelli, on allait interroger les livres qu'il nous a laissés.
- 2 Une source d'inspiration fut le travail que Piero Brunello venait de finir sur les textes d'Anton Tchekhov, dont il avait tiré deux anthologies commentées qui se présentent comme des vade-mecum pour qui voudrait se lancer dans l'écriture et le reportage². Tchekhov avait été un écrivain extraordinaire mais aussi un intellectuel engagé qui avait réfléchi sur l'importance de la *bonne écriture* comme forme de témoignage, de documentation, de dénonciation. « Vérité et honnêteté sont à la base de la bonne écriture – écrit Brunello avec Tchekhov – parce qu'elles sont avant tout à la base du

comportement individuel et de l'action politique »³. Ce sont des mots qui pourraient aussi s'appliquer à Nuto Revelli.

- 3 Revelli a été un maître généreux, capable d'établir avec les jeunes un dialogue fondé sur une curiosité réciproque. Cesare Bermani déclara qu'il l'avait connu au milieu des années 1960. Gianni Bosio l'avait envoyé parler avec lui de certains chants des Résistants : « Je me souviens que quand j'allai le rencontrer, il m'interrogea longuement sur mon expérience de chercheur de terrain avec un magnétophone. Ce fut notre expérience à l'Institut De Martino qui le poussa à faire le grand saut, à commencer les enregistrements »⁴. Leur lien se renforça après 1968, notamment dans les cercles de *Lotta Continua*, auxquels participait également son fils Marco :

Nous devons dialoguer avec les jeunes, à tout prix. Si nous ne sommes pas soudés avec les jeunes, notre antifascisme n'a aucun sens. Nous devons les aider, nous devons nous aider les uns les autres ; nous devons empêcher que les jeunes qui luttent, qui luttent pour nos idées, finissent tous en prison, et avec de lourdes peines : certaines de ces condamnations nous rappellent les « tribunaux spéciaux » du temps du fascisme. [...] Nous devons aller les chercher, les jeunes. Les jeunes de la gauche parlementaire et de la gauche extraparlamentaire. Et discuter avec eux, d'égal à égal, et nous disputer, nous interroger, même durement.⁵

- 4 Nuto Revelli est devenu un écrivain largement reconnu avec son livre *Il mondo dei vinti* [Le monde des vaincus], publié en 1977, au moment où, en Italie, de nombreux jeunes qui avaient vécu la saison du « long 1968 » commençaient à passer du militantisme politique au travail culturel (à l'université, dans les écoles, dans des associations, des revues, des musées, des centres de recherche, souvent à l'échelle locale), en trouvant dans l'histoire orale une méthodologie en harmonie avec leurs aspirations à représenter et à promouvoir – on disait alors « donner une voix » – les classes subalternes : les paysans, les ouvriers, les femmes, mais aussi les « fous », les minorités, les marginaux. L'anthropologue Pietro Clemente se rappelle de lui, au moment de leur première rencontre, en 1984 : « C'était un homme gentil et paisible, il avait à peine plus de soixante ans. Il se sentait encerclé par la nouvelle génération (j'avais alors quarante ans) et par ses questions »⁶. Son histoire personnelle d'ancien commandant de la Résistance, peu enclin à jouer l'ancien combattant, son humanité et son style intellectuel amenèrent plusieurs jeunes gens à voir en Revelli un interlocuteur avec lequel on pouvait être en harmonie et dont on pouvait apprendre. Dans les conversations et les entretiens publiés dans le recueil *Il testimone* [Le témoin], les questions sur l'histoire s'alternent avec des questions sur l'actualité politique et d'autres sur la méthode de recherche de Revelli parce qu'elles sont perçues comme étant étroitement liées, comme plusieurs parties d'une même action⁷.

- 5 Un entretien – qui n'est pas inclus dans le volume *Il testimone* – mérite d'être rappelé ici parce qu'il met en scène cette rencontre intergénérationnelle dans le champ en train de naître de l'histoire orale. Il fut publié en 1982, dans le troisième numéro de la revue dirigée par Luisa Passerini *Fonti orali. Studi e ricerche* [Sources orales. Études et recherches]⁸. Passerini, fille d'un employé des Chemins de fer, était née à Asti en 1941 : 22 ans et moins de 90 kilomètres la séparaient de Nuto Revelli. Diplômée de l'université de Turin en philosophie et histoire en 1965, elle avait vécu pendant un an aux États-Unis comme lycéenne puis en Afrique comme chercheuse-militante du Front de libération du Mozambique après l'obtention de son diplôme universitaire. Elle avait participé à l'Internationale Situationniste puis aux mouvements de la « nouvelle gauche » nés en 1968⁹. Depuis 1969, elle travaillait comme chercheuse en histoire

contemporaine à la faculté de *Magistero* [sciences de la formation] de l'université de Turin ; elle avait coordonné *Storia orale. Vita quotidiana e cultura materiale delle classi subalterne* [Histoire orale. Vie quotidienne et culture matérielle des classes subalternes] (1978), le premier livre à introduire le terme « histoire orale » en Italie, et était devenue une référence pour les mouvements des jeunes historiens et historiennes qui expérimentaient cette méthodologie de recherche-action, dont la revue *Fonti orali* se présentait comme le « bulletin de liaison »¹⁰.

Dans cet entretien – écrit Passerini en guise de brève introduction – Nuto Revelli a non seulement décrit la recherche qu'il mène depuis des années en recueillant des histoires de vie de femmes mais aussi ses méthodes et ses techniques pour mener les entretiens, les transcrire et les interpréter. Bien qu'elle soit très personnelle et probablement impossible à reproduire, il y a beaucoup à apprendre de sa pratique et des réflexions à propos de celle-ci. Nous remercions Nuto Revelli pour nous les avoir communiquées avec sa générosité et sa sensibilité habituelles.¹¹

- 6 Ces quelques lignes contiennent plusieurs indications de caractère général sur lesquelles il vaut la peine de s'arrêter. Passerini dit que la procédure de l'entretien s'articule en trois phases : « mener les entretiens, les transcrire et les interpréter ». Que c'est une « pratique » qui va de pair avec une pensée réflexive. Qu'elle ne peut être standardisée parce qu'elle est « très personnelle et probablement impossible à reproduire » mais que, s'il y a des personnes expertes qui veulent la partager, alors « il y a beaucoup à apprendre ». Revelli conclut l'entretien sur un ton analogue, en confiant à Passerini sa propre parole : « Oui, oui, fais ce que tu veux, coupe, réduis, ce que tu feras sera bien fait. Chacun a sa façon de mener un entretien, de travailler. Moi, j'ai ma façon à moi. Bien entendu, il existe bien d'autres façons de faire une recherche. Désormais, c'est ça ma façon et quand je peux je l'améliore mais je n'en change pas ».
- 7 Le dialogue entre Revelli et Passerini porte sur des questions techniques mais il est alimenté par le partage de certains sentiments : Passerini reconnaît à son interlocuteur des dons de « générosité » et de « sensibilité » ; elle a vis-à-vis de lui une attitude marquée par l'estime, le respect, la gratitude. Dans cet entretien pas de mise en scène d'une relation de type académique – comme entre un maître et une élève – mais un rapport de solidarité intergénérationnelle tel qu'il s'exprime dans les relations d'amitié et d'aide mutuelle et dans les groupes d'affinité et de militantisme politique¹². Le mouvement de l'histoire orale en Italie fut marqué, dans les années 1980, par des tensions, rivalités, conflits et volontés d'hégémonie qui ont retardé son organisation et sa consolidation jusqu'à la naissance de l'Association italienne d'histoire orale (AISO) en 2006¹³. Mais ce moment auroral contient les « caractères originaux » d'une méthodologie qui est une pratique de recherche et en même temps une attitude à l'égard de l'histoire et des individus, et ce n'est pas un hasard si l'entretien est au cœur de cette méthodologie puisqu'il s'agit d'un moment de rencontre et de reconnaissance, d'échange et d'écoute réciproque entre personnes différentes. Quelques années plus tard, Passerini parlera d'intersubjectivité, caractéristique de l'histoire orale qui s'exprime également dans les « rapports entre différentes générations d'historiens », dans la « nature interindividuelle du savoir », dans la « spécificité du rapport didactique »¹⁴.
- 8 À la base de l'exercice didactique proposé en 2005 aux étudiants, il y avait tous ces présupposés : la conviction qu'existait une « communauté de pratiques » – qui n'avait pas encore pris la forme d'une association – et une mémoire longue et transgénérationnelle qui caractérisait l'histoire orale italienne. Et en outre l'idée que

cette dernière avait une forte composante artisanale et qu'on pouvait, plus encore que l'enseigner, l'apprendre chemin faisant, si possible en se plaçant aux côtés de quelqu'un qui a de l'expérience, exactement comme on va dans l'atelier d'un artisan.

- 9 Dix ans après, c'est avec ces mêmes présupposés qu'a travaillé la commission de l'AISO qui a élaboré les *Bonnes pratiques pour l'histoire orale*, en récapitulant le savoir produit par une génération longue de chercheurs mais en l'adaptant au nouveau contexte social, technologique et juridique¹⁵.
- 10 Comme les *Bonnes pratiques* – fruit d'un travail collectif développé en plusieurs étapes et ouvert à des mises à jour et des révisions –, cette anthologie de « conseils de Nuto Revelli » a été complétée au fil des années avec la contribution d'étudiants qui l'ont reçue, y ont médité et, parfois, y ont ajouté quelque chose¹⁶. Elle pourrait être encore développée, en s'appuyant sur d'autres sources inédites, comme les lettres. Enfin, comme les *Bonnes pratiques*, elle suit la filière de production et de traitement des sources orales du début à la fin, comme un vade-mecum (ou une boussole) qui accompagne le chercheur, non pour lui indiquer un chemin mais pour l'aider ou l'orienter le long du parcours qu'il veut entreprendre, chaque parcours étant différent en fonction de l'objectif à atteindre et du terrain à explorer¹⁷.
- 11 « J'enviais Revelli quand il parlait tout à l'heure, parce que c'est très beau, même si c'est très pénible, de pouvoir mener à terme son travail comme un artisan, du début à la fin »¹⁸ : en 1986, dans un colloque sur *L'entretien comme instrument de documentation*, le sociologue Domenico De Masi reconnut le cachet du travail artisanal lorsque Revelli avait parlé de sa façon de mener les entretiens : un par un, du début à la fin, au fil des ans. Cet aveu « d'envier » Revelli était en fait une prise de distance, parce que, selon lui, un sociologue ne pouvait faire la même chose puisqu'il devait s'occuper de milliers d'entretiens basés sur des questions standardisées, échantillonnés statistiquement et développés rapidement au moyen d'une division du travail entre les personnes qui les pensaient, celles qui les transcrivaient et celles qui les interprétaient. Et De Masi en tirait cette conclusion : « C'est pourquoi nous sommes dans une situation diamétralement opposée à celle de Revelli qui est très importante mais qui, je le répète, est différente de la nôtre »¹⁹.
- 12 En paraphrasant De Masi, il nous faut admettre qu'aujourd'hui la situation générale est, sinon diamétralement opposée, du moins très éloignée de celle pendant laquelle Revelli menait ses propres recherches. Presque un demi-siècle après la parution du *Mondo dei vinti*, bien des choses ont changé dans la société : de la composition de classe à la façon dont les individus se pensent et dont on conçoit la recherche historique, sans parler des technologies d'enregistrement numérique, des possibilités de transcription automatique de la parole et d'élaboration informatique du contenu des entretiens, en quantité et avec une rapidité inconcevable au temps du magnétophone.
- 13 Il y a pourtant un point qui ne vieillit pas, car il renvoie aux motivations profondes de la recherche et de l'écriture, que Revelli partage avec d'autres mais exprime de manière spécifique. Tchekhov a observé qu'« on écrit parce qu'on se casse la tête et qu'on n'a plus d'autres solutions ». Une défaite renforce le besoin de reprendre les mesures de la réalité et l'écriture est aussi une thérapie, un soin²⁰. Revelli commença à écrire après avoir écouté les récits des premiers soldats qui revenaient du front, c'est-à-dire quand il se rendit compte qu'il ne comprenait pas ce qu'il se passait : il commença alors à tenir un journal. « Quand je sortis de ce désastre j'avais tout compris, mais j'étais fatigué, j'étais quelqu'un d'autre, j'étais quelqu'un d'autre »²¹. De retour de la campagne de

Russie, Revelli eut peur que sa famille ne le reconnaisse pas. Après la guerre de libération, il craignait qu'Anna, sa fiancée, ne veuille plus de lui. Il s'était vraiment cassé la tête dans un accident de moto en France le 23 septembre 1944. Son visage, après de nombreuses interventions chirurgicales, était pour moitié différent de celui d'avant²². Il continua à écrire après la guerre, poussé par le désir de se racheter, de se corriger et aussi, au fond, de se reconnaître tellement il avait changé.

- 14 Puis vint le temps des grands recueils d'histoire orale. Les longs pèlerinages à travers les endroits périphériques de sa province, les rencontres dans les maisons paysannes, les centaines d'entretiens enregistrés, puis transcrits et soigneusement conservés poursuivirent le même mouvement, qui devint presque un rituel de purification, un apprentissage et une reconnaissance mutuelle entre des mondes socialement proches mais rarement en communication.
- 15 La présente anthologie tente d'interpréter la pratique de l'histoire orale élaborée par Nuto Revelli précisément comme un rituel, qui s'articule en plusieurs phases : « Se préparer » – « Marcher, observer, s'approcher » – « Interviewer » – « Transcrire » – « Interpréter, publier, restituer » – « Archiver ».

Anthologie des « conseils » de Nuto Revelli

*Les sous-titres en italiques sont de l'éditeur, les citations sont de Revelli, elles sont suivies de la référence aux textes et aux pages dont elles sont tirées entre parenthèses.*²³

Se préparer

- 16 *Préparer la rencontre. Connaître le milieu.*
- Alors je m'informe à l'avance, alors je cherche à connaître le milieu social de ce village, de ce hameau, de cette zone. Quand j'arrive chez la personne que je dois interviewer je sais déjà que je suis accepté, parce que j'ai été précédé par la personne qui a organisé l'entretien, disons la « médiatrice », appelle-la comme tu veux, qui est une personne du coin, qui est une de mes nombreuses collaboratrices. (FO, 45)
- 17 *Choisir le magnétophone, Vérifier qu'il fonctionne bien et qu'il soit de bonne qualité : chaque entretien est unique et irremplaçable.*
- J'aurais voulu trouver un expert qui me suggère l'instrument adapté, parce que l'instrument est fondamental, il doit être adapté à la recherche que l'on conduit, il doit répondre à certaines exigences, tous les magnétophones ne conviennent pas. (AS, 36)
- 18 *Il vaut mieux avoir aussi un deuxième magnétophone de secours.*
- Après j'ai gagné en expérience et j'avais toujours deux magnétophones parce que, pour aller recueillir un témoignage il m'arrivait de faire jusqu'à soixante-dix kilomètres et, arrivé là-bas, si mon magnétophone ne fonctionnait pas, j'étais dans de beaux draps ! Alors je m'étais muni d'un autre magnétophone à cassettes, un magnétophone de secours. (AS, 37)
- 19 *Tenir un journal de recherche.*

Voilà, dans les notes qui s'accumulent au cours de la recherche, le monde des « témoins », mes états d'âme, mes réactions. (SDD, IX)

- 20 *On n'est pas seul. La recherche requiert et produit des relations avec d'autres chercheurs. Souvent ce sont des liens informels qui se tissent dans les maisons mais qui peuvent mener bien loin.*

À 21 h, chez Marco, je rencontre Sergio Bologna, Schminck-Gustavus et Roth. On parle de l'épisode de San Rocco et de la possibilité d'étendre mes recherches aux archives allemandes de Fribourg, Coblenz, Berlin, Bonn. (DDM, 46)

Marcher, observer, s'approcher

- 21 *Un médiateur peut être utile.*

La médiatrice m'accompagne et assiste à l'entretien. Elle résout certains problèmes initiaux. Elle dégèle l'atmosphère, elle m'aide à engager le dialogue. (FO, 45)

- 22 *Le médiateur connaît les gens et sait comment vaincre leur méfiance ; il se porte garant du chercheur et le guide à travers le territoire.*

Chacun de ses coups de téléphone est une rencontre précieuse. Dalmasin connaît et aime les gens de chez lui. Bucheron, manœuvre à ses heures perdues, il vit sur la colline de San Costanzo, comme un ermite. Mais ce n'est pas un misanthrope. Il s'intéresse à la politique, il est socialiste. Dalmasin croit encore à la fraternité, à l'amitié. [...] Le rendez-vous est toujours à Vignolo, dans la Trattoria dei Passeggeri. Là, Dalmasin me décrit la personne que je dois rencontrer, il m'oriente. Puis il me guide dans la toile d'araignée des sentiers, parmi les *ciabot* [petites fermes] dispersées, où l'on respire la méfiance avec l'air ambiant, où « quand vient le soir les étrangers sont tous des bohémiens ou des gens avec de mauvaises intentions contre lesquels il faut se défendre ». Dalmasin parvient à dégeler les atmosphères les plus difficiles. Parfois il me présente comme « le colonel » et les maîtres de maison ne me jettent pas dehors, ils me regardent même avec un plus grand respect ! Dès que les entretiens commencent, Dalmasin m'aide avec une discrétion faite de sensibilité, de sagesse et d'intelligence. (MDV, XLII)

- 23 *Le médiateur aide à déchiffrer les codes locaux.*

Il existe une façon de parler, de faire des gestes, de se comprendre qui est propre aux gens que j'approche. Dalmasin m'aide aussi à comprendre ce « langage chiffré » des gens de chez lui. (AF, XXXIII)

- 24 *Observer les maisons et se faire raconter leur histoire.*

J'inspecte les maisons, toutes les maisons de Ferrere, comme si j'étais un fonctionnaire zélé du Génie civil après un tremblement de terre. Nono Rolando me raconte l'histoire de chaque maison, de chaque famille. (MDV, LXIV)

- 25 *Lire le paysage avec les mots de celui qui l'a raconté.*

Chaque fois que je dépasse le Tanaro à Pollenzo, quand je vois la maison de Roggero, je revis son récit. C'est ainsi que j'apprends à lire le paysage des Langhe, en rencontrant les gens, en faisant leur connaissance. Sans les gens, les Langhe deviennent une scène merveilleuse mais éteinte. (MDV, LXXIV)

- 26 *Voir le paysage qui était et n'est plus. Comparer le passé et le présent.*

Désormais le paysage je le lis toujours et seulement au prisme des témoignages. J'entends les témoignages qui me conditionnent, qui m'imposent constamment une comparaison entre le passé lointain et le présent. « Je vois » la mosaïque ancienne des champs cultivés et des couleurs même là où les cultures ont disparu, même là où la bruyère l'a emporté ; « je vois » les hameaux pleins de gens et pas en ruine, même là où la vie s'est éteinte ! (AF, XLII)

27 *Observer les lieux, capter les signaux.*

Je passe mes matinées libres en photographiant du regard les réalités qui m'entourent, en rencontrant les personnes que j'ai connues dans le passé, en cherchant un dialogue avec les survivants, avec les gens. Ici, où tout paraît immobile dans le temps, il est important de capter même les rares signaux de vie qui filtrent de l'atmosphère. (AF, XLV)

28 *Regarder dans les marges, là où les autres ne vont pas. Les rebuts peuvent contenir des trésors.*

Quand j'écrivais *L'ultimo fronte*, j'ai acheté chez un chiffonnier de Cuneo seize sacs de papier, vingt-cinq mille lires. C'étaient les dernières lettres de quatre mille soldats et officiers. Envoyées au pilon. (T, 48)

29 *Il n'est jamais trop tard pour commencer.*

Je me souviens que dans les années soixante arrivèrent des chercheurs anglais et américains pour faire des recherches dans les vallées du Gesso et de la Stura. Ils étaient aidés par leurs universités de Londres et de Californie. Pour moi, ces faits, ces présences avaient souligné notre absence, notre retard : nous avons raté le train, peut-être sans le savoir... (FO, 49)

30 *Recueillir quand même les récits.*

Après plus de vingt ans on ne peut pas s'attendre à ce que les souvenirs des « témoins » soient précis, exacts. Le dilemme était simple : recueillir quand même les récits ou laisser ce précieux patrimoine de vie vécue, de « vie martyre » être perdu pour toujours. (SDD, XVI)

31 *Tout ne peut pas être dit tout de suite. La mémoire a ses propres temps d'élaboration et de nombreuses années peuvent être nécessaires avant de pouvoir raconter.*

Dans l'immédiat après-guerre, une recherche de témoignages parmi les survivants de la captivité en Russie aurait été impossible. Les rescapés ne parlaient pas, ne voulaient pas parler. C'est avec les années récentes du « dégel » que le dialogue s'est un peu ouvert. (SDD, XV)

32 *Saisir le bon moment.*

Arriver au bon moment est une des règles du jeu. L'hiver est la saison la plus adéquate, dans les autres saisons même les nonagénaires travaillent. (MDV, XXXI)

33 *Le magnétophone toujours avec soi, si besoin est.*

Le lendemain j'étais de nouveau à San Rocco, encore avec Nino comme « médiateur », pour trouver Giovanni, le témoin indiqué par Sandro. Nous roulions sur le boulevard circulaire quand Nino aperçut Giovanni qui avançait en bicyclette dans notre direction. Il lui fit un signe de la main et Giovanni nous suivit jusqu'à une petite aire de stationnement, le seul endroit où nous puissions nous arrêter. Dans le fracas du trafic, le magnétophone à la main, j'enregistrai cet échange de questions et de réponses. (DDM, 16)

34 *Demander les archives familiales : lettres, photographies, documents.*

Le paysan n'a jamais eu le culte des *papé*, des papiers. Mais il a préservé et il préserve certains documents de la dispersion. Dans de petites « archives familiales », des boîtes en fer blanc et en carton, il conserve tous les documents sur « papier timbré », tous les documents qui parlent de biens, de sous : la copie du mandat confié au comptable voilà cinquante ans ; les contrats des *fardel* [trousseaux], les testaments, les reçus des impôts, les références du cadastre. Mais dans ces « archives » de famille, les documents militaires sont toujours les plus nombreux : la correspondance de guerre des pères et des fils, les « livrets matricules », les brevets de « tireur d'élite », les attestations de service accompli, les dossiers des pensions de guerre jamais demandées... Dans certaines « archives familiales » j'ai même retrouvé la documentation des *nonu* et des *nunun* [des grands-

pères et des arrière-grands-pères] : les diplômes de la « Médaille commémorative des guerres pour l'Indépendance et l'Unité de l'Italie » ; les contrats de « libération du service militaire par subrogation » ; les « règlements de discipline militaire » de 1840 et de 1859. Dans toutes les maisons paysannes il existe au moins un signe de la vie militaire, des guerres anciennes ou récentes. Dans de nombreuses maisons paysannes, *le signe* est la photographie d'un Mort pour la patrie. (MDV, C)

35 *S'approcher des lieux du récit collectif, où les mémoires se forment, se mêlent, se renouvellent.*

La tradition veut que, chaque 25 avril, après les cérémonies officielles, la commémoration se transforme en fête où les « bandes » se reforment et se retrouvent, l'une ici et l'autre là, dans les vallées de la Résistance, comme pour renouveler un pacte de vieille amitié... L'atmosphère ne se prêtait vraiment pas à un échange tranquille de questions et de réponses ; dans l'unique salle du restaurant les bruits de fond du début s'étaient transformés en tintamarre... Je fis participer aussi les autres résistants à la discussion et le débat devint aussitôt intense, parce qu'ils avaient tous entendu parler de cet épisode et tout le monde voulait intervenir. (DDM, 11)

36 *Boire et manger ensemble. Reconnaître et ne pas se soustraire aux rituels de l'hospitalité.*

Dans toutes les maisons le verre de vin est obligatoire ; régulièrement, les dialogues qui viennent de démarrer s'interrompent et commence le rite du vin maison, le vin « de raisin, spécial, de chez nous ». L'alternative au verre de vin est la tasse de café. Mais l'hôte, qui a déjà choisi, qui a déjà prévu de t'offrir un verre de son vin, insiste gentiment, il s'impose. Si je n'accepte pas, je lui fais offense.

La tasse de café, le verre de vin, les petits gâteaux – qui ne sauraient manquer dans les rencontres de groupe – ne dérangent pas quand ils arrivent au bon moment, quand ils ne brisent pas le fil du discours. C'est quand ils arrivent trop tôt, au mauvais moment, quand le témoignage est en train de démarrer, qu'ils compromettent la situation. Ce sont toujours les petits-enfants qui imposent que les petits gâteaux sortent des buffets avant l'heure. Quand apparaissent les petits gâteaux, le rite du vin « fait de pur raisin, qui fait du bien à la santé » commence, ce vin dont les propriétaires de la maison sont à juste titre très fiers et que moi, qui ne bois pas, je crains. (MDV, XXX)

37 *Parfois, ce sont les témoins qui viennent nous chercher.*

Quelle était la raison d'une telle urgence ? Il avait appris que j'entendais me dédier à une enquête sur le clergé de la campagne pauvre et il voulait s'insérer dans cette discussion, mais tout de suite, comme s'il craignait de perdre la dernière occasion de me confier son histoire de vie. (AF, XXXIII)

38 *D'autres fois, ce sont les histoires qui entrent en nous et nous poussent à la recherche.*

Je me souviens avec précision de la façon dont j'appris cette histoire incroyable, à la saveur de fable, qui allait entrer au plus profond de mon âme et ne plus en sortir. [...] Les années passèrent, mais il arrivait de temps à autre que cette histoire inquiétante m'agresse à nouveau, me rejetant dans mon passé. (PG, 79)

39 *Ne pas manquer aux promesses faites.*

Huit mois ont passé depuis cette rencontre et je me retrouve dans la région de Stroppio pour approfondir ces discussions, pour mener certains entretiens prévus depuis ce moment-là. Une des règles de mon travail est de ne jamais manquer aux promesses faites. (AF, XLV)

Mener les entretiens

40 *Pas de questionnaires ou de feuilles avec des questions déjà écrites.*

Je n'avais ni schémas préétablis ni thèses à défendre obligatoirement. Je ne suis pas un historien qui s'approche du passé avec froideur, avec détachement. En moi, se pressaient les souvenirs, vifs et brûlants. (MDV, CXIV)

41 *Prendre des notes pendant l'entretien.*

J'ai deux cahiers de brouillon. Un de campagne, sur lequel je prends des notes au cours de chaque témoignage, comme si c'était un journal. (FO, 49)

42 *Utiliser le magnétophone.*

Le magnétophone ne dérange pas, ne distrait pas, n'intimide pas le témoin. Parfois il le responsabilise. (MDV, XXXII)

43 *Le mettre bien en vue.*

Le magnétophone je le mets sur la table, bien en vue, comme il convient de faire entre personnes qui s'acceptent et se respectent. (AF, IX)

44 *Mettre tout de suite en marche le magnétophone, parce que même les préambules sont importants.*

Je mis le magnétophone en place, parce que je ne voulais pas perdre un seul de ses mots, puis je lui posai cette question. [...] Puis, comme s'il craignait d'avoir été hors de propos, il me demanda et se demanda si le magnétophone fonctionnait déjà. « Oui, il fonctionne déjà », répondis-je. Et j'ajoutai : « Maintenant, raconte-nous ton histoire de vie, depuis le début. [...] Elle est longue ton histoire et nous voulons la connaître tout entière ». (PG, 82)

45 *Expliquer la recherche aux personnes interviewées.*

Moi, entretemps, je place le magnétophone et je commence à parler. J'explique à la personne qui est en face de moi en quoi consiste ma recherche, je parle des entretiens déjà réalisés, dans les grandes lignes. (FO, 45)

46 *Enregistrer le consentement à l'entretien.*

Anna Giordano, veuve Giraudo, née en 1909, écoute attentivement mon préambule, puis elle affirme aussitôt qu'elle est prête à signer de son prénom et de son nom les choses qu'elle va me raconter « parce que ce sont des choses vraies, et bonnes à savoir ». (AF, XXXIII)

47 *Noter les informations sur la personne qui parle.*

Tout de suite : je demande à la témoin comment était composée sa famille, prénoms, noms, date de naissance. Ainsi je l'oblige à se replonger dans le passé et entretemps je dialogue et cette opération peut même durer une demi-heure. C'est la fiche initiale, qui en fait n'est pas une fiche mais des notes, voilà. (FO, 45)

48 *On part de loin.*

On part de loin avec les souvenirs d'enfances, les souvenirs de la vie familiale et de la vie communautaire d'autrefois. (MDV, XXXII)

49 *Il n'est pas nécessaire de suivre un fil chronologique.*

Les récits-témoignages devraient avancer comme sur des rails, ils devraient suivre un fil chronologique. Mais ce n'est pas la règle qui compte. (MDV, XXXII)

50 *Tout écouter. Ne pas interrompre.*

Je propose les thèmes et je laisse le discours s'ouvrir, se dérouler. Je n'interromps jamais mon interlocuteur et je montre de l'intérêt même quand il sort des clous, quand il passe du coq à l'âne, quand il répète des choses déjà dites. Je n'exige ni synthèses ni réponses nettes. J'écoute pour apprendre, j'écoute tout, même les choses qui sortent des limites de ma recherche. (MDV, XXXII)

51 *Savoir attendre. Les silences sont parfois des pauses qu'il faut respecter.*

Parfois, en transcrivant, je me rendais compte qu'à un moment donné j'avais coupé la parole à mon interlocuteur, j'avais par exemple mal interprété une pause, il fallait attendre parce qu'ensuite il reprenait un discours très important et moi je m'étais trompé parce qu'en intervenant j'avais coupé le fil du discours, et en réécoutant l'enregistrement j'apprenais. (AS, 41)

52 *Recueillir aussi les choses qui ne nous plaisent pas.*

Je me promettais de recueillir tout ce qu'on pouvait recueillir, même les choses qui ne plaisent pas. (MDV, CXV)

53 *On se souvient avec le corps tout entier. Chercher la vérité peut faire mal.*

Ils racontent et ils souffrent. C'est la première fois qu'ils racontent tout ou presque tout. Ils creusent en eux, ils cherchent le vrai. En racontant ils s'affaissent, ils pleurent. (SDD, XIII)

54 *Raconter c'est revivre. L'entretien pique la mémoire, réactive les émotions.*

Mais quand ils revivent la retraite de Russie, quand ils revivent la captivité en Russie, ils entrent en transe. Alors les visages se contractent, les mains tremblent, la folie affleure à nouveau dans les regards perdus. C'est cruel de les inviter à raconter, de les faire parler. (SDD, XIII)

55 *Ne pas être pressé.*

Je n'étais pas pressé : je n'ai jamais cru aux recherches du type « questions-réponses », je ne travaille pas aux pièces. Le paysan avance d'un pas lent, le paysan ne se lance jamais dans les courses rapides des bersagliers. Les réponses intéressantes du paysan il faut toujours les chercher dans les épisodes qu'il raconte, dans les longs détours de ses mots. Adapter mon pas au pas de mes interlocuteurs était la première règle que je m'étais imposée. (MDV, CXIV)

56 *Donner du temps à l'interlocuteur.*

Chin commence par dire qu'il ne pense jamais au passé, Chin se souvient de tout mais il prend son temps. Il veut trouver le ton adapté. Ce n'est qu'après un long préambule, fait de bons mots et de chamailleries, qu'il commence vraiment à parler, en dédramatisant les événements, en les revivant avec détachement. (MDV, XXXIX)

57 *Que chacun parle, dans sa langue, des choses qu'il connaît. Alors écouter devient passionnant.*

En parlant en dialecte ils se sentent à l'aise, ils racontent bien, comme s'ils avaient reçu une bonne instruction, ils ont des capacités de synthèse et une clarté extraordinaire pour les souvenirs importants. Moi, voyez-vous, j'ai beaucoup de patience, mais elle n'est pas infinie : si je parviens à écouter pendant quatre heures l'histoire d'une paysanne, si j'y retourne pour parler, pour écouter encore, c'est parce qu'elles racontent des choses qui me passionnent. Il y a des gens instruits que je ne parviens pas à écouter plus de cinq minutes. (T, 112)

58 *On peut dialoguer en parlant des langues différentes.*

Moi je connais les différents dialectes, mais je ne les parle pas avec eux, parce que je me sentirais faux. Mon dialecte c'est le piémontais. Eux ils parlent en *patois* et moi en piémontais. (FO, 46)

59 *Parfois l'entretien est un récit collectif.*

De nombreuses rencontres sont de véritables veillées, avec les familles rassemblées, les voisins qui écoutent, les petits-enfants que ça électrise mais qui finissent par chanceler et s'endormir. (MDV, XXX)

60 *Écouter les conteurs des communautés.*

Il m'arrive de rencontrer dix personnes, tous les gens d'un hameau, recueillis pour une veillée. Dans ce cas, une seule des personnes présentes doit devenir la protagoniste, elle doit mener la discussion. (FO, 47)

61 *Une conteuse née.*

La personne à écouter est Pinuccia. Il était prévu que ce soit elle qui me raconte les fables d'autrefois, elle qui se les rappelle toutes. Elle me parle d'abord de son enfance, de Tetto Sordello, des longues veillées dans l'étable. Puis elle commence son répertoire des fables et se met sur orbite. Tandis qu'elle raconte, tout le monde se tait, comme hypnotisé. (AF, XXXVII)

62 *Observer les relations entre ceux qui sont sur la scène de l'entretien.*

Presque toujours, pour ne pas dire toujours, c'était l'homme qui occupait le poste de commandement, c'était l'homme qui s'asseyait tout de suite de l'autre côté de la table, face au magnétophone, et commençait à parler. La femme, en revanche, comme si l'espace de la cuisine ne lui appartenait pas, se réfugiait dans son coin. Moi, je demandais que le discours s'élargisse par la confrontation des voix. Mais la femme était avare de paroles parce qu'elle respectait la tradition, parce qu'elle voulait ou devait rendre crédible l'image de l'homme-patron. La femme intervenait rarement, et seulement quand elle voulait préciser une situation ou redimensionner le récit trop triomphaliste de l'homme. Mais la femme écoutait tout, et portait un jugement. (AF, 18)

63 *Donner aussi de l'espace à ceux qui habituellement sont réduits au silence.*

Voilà, tu m'as demandé si pendant les entretiens il y a d'autres personnes présentes. J'accepte toujours la situation que je trouve, je suis un invité et je ne peux pas commander dans la maison des autres. Je donne un exemple. Il y a un couple, mari et femme. Le discours de couple m'intéresse beaucoup à condition qu'on respecte certaines règles. Le thème de ma recherche est la condition de la femme. Si l'homme intervient il doit rester sur ce thème et pas venir me parler de la guerre de 1915-1918 ou de la dernière guerre. Il doit laisser de la place au discours de la femme. Je dis au début à l'homme : « si vous respectez certaines règles, vous pouvez tout à fait rester ici et parler ». Eh oui, parce qu'autrement ça change tout : c'est lui qui démarre et elle qui lui sert de faire-valoir, voilà. (FO, 46)

64 *Parfois la présence d'un proche aide le récit.*

Il m'arrive d'interviewer une femme en présence de sa fille. Pour moi c'est très bien, la plupart du temps la fille m'aide, elle incite sa maman à parler, à raconter, à aborder certains thèmes qui sont considérés comme scabreux, l'éducation sexuelle, etc. (FO, 47)

65 *Trouver la bonne clé.*

Macario appartient à la troupe de ceux qui ne parlent pas. Je lui rappelle la guerre, sa retraite de Russie et alors il se dégèle, alors il accepte de parler. C'était ça la bonne clé ! (MDV, LVII)

66 *Pour chaque personne une manière différente.*

C'est juste, il faut qu'elle aussi elle me comprenne. Eh bien, je commence chaque témoignage - c'est juste pour te donner une idée - de manière différente selon la personne qui est en face de moi. (FO, 45)

67 *Écouter donne de la valeur à celui qui raconte.*

Il y a beaucoup de témoins qui prennent goût au dialogue, qui craignent de ne pas avoir vraiment tout dit, qui me proposent une autre rencontre. (MDV, XXXIV)

68 *Observer les gestes.*

J'ai demandé au moins à vingt femmes particulièrement fécondes si leurs dix ou douze enfants étaient tombés du ciel ou si elles les avaient voulus. Elles couvraient leur visage avec leurs mains en guise de réponse, et par ce geste elles disaient tout ! (AF, LXXIV)

69 *Respecter les silences mais aussi les comprendre.*

Les gens du Malandré, comme presque tous les paysans, sont sincères quand ils parlent, quand ils racontent. Mais ils ne sont pas libres, ils se bloquent face à certains thèmes qu'ils considèrent comme trop scabreux, trop contraignants. Le thème du sexe : tous l'évitent, comme si c'était un péché même d'en parler. La religion, l'église, le prêtre : ils en parlent comme si le curé était là et les écoutait. Demander pour qui ils votent est presque une impolitesse : tout de suite ils se referment, comme si face à eux ils avaient un enquêteur qui pêche en eaux troubles, qui s'amuse à les piéger. (MDV, LIX)

70 *L'entretien n'est pas un interrogatoire.*

Pendant le témoignage, je dialogue avec la personne qui est devant moi : c'est-à-dire que je participe, je vis émotionnellement le récit que j'écoute. Je ne suis pas muet comme un magnétophone. Mais je suis attentif à ne pas influencer le témoin, à ne pas l'interrompre, à ne pas faire dévier son propos. Je ne l'accable pas de questions, je ne réduis pas son témoignage à un procès-verbal d'interrogatoire. (ISD, 126)

71 *L'entretien est un dialogue. Il se fait à deux.*

Par ailleurs je n'ai jamais cru à une « histoire orale » à sens unique, à une méthode de travail qui ne prévoirait pas un minimum de dialogue entre celui qui parle et celui qui écoute. Ce qui compte c'est que le témoin soit conscient de son propre rôle et ne parle pas au magnétophone mais à la personne qui est en face de lui. De son côté, celui qui écoute doit se laisser impliquer, mais en évitant toute intrusion provocatrice et toute tentation de devenir l'acteur principal. (PG, 83)

72 *Être sincère. Se laisser interroger. Nos témoins aussi nous étudient.*

Le paysan possède des antennes, des défenses : le paysan flaire si « l'autre » joue ou s'il est sérieux. (MDV, XXXII)

73 *Il n'y a pas de rôles fixes : parfois les témoins sont à nos côtés dans la recherche.*

Là il y a Miles qui m'aide avec son intelligence, sa sensibilité, sa persévérance. Miles connaît tout le monde et tous l'accueillent avec l'amitié et l'estime qu'elle mérite. Miles est un peu ma conscience critique. Avec elle je discute, avec elle j'examine tous les thèmes qui apparaissent au cours de la recherche. (AF, L)

74 *Il peut être nécessaire de revenir plusieurs fois.*

Il y aura cinq rencontres, chacune de trois heures environ. (AS, 43)

75 *La recherche a besoin de temps. Peut-être est-elle inépuisable.*

Mes recherches duraient sept-huit ans et donc il y a beaucoup de matériel recueilli. [...] La dernière recherche, celle de *L'anello forte* [sur les femmes paysannes], je l'ai poursuivie pendant encore au moins trois ans. Je me rendais compte que le discours se répétait mais dans les recherches comme je les conçois il doit y avoir des répétitions. Même en entendant répéter la même chose par une deuxième ou une troisième personne je n'ai jamais pensé : « Ça on me l'a déjà dit », parce que dans la répétition il y avait toujours quelque chose de nouveau et d'inédit qui m'intéressait. (AS, 43)

76 *Rythmes lents, patience, humilité.*

Je crois aux temps longs, je crois aux travaux de recherche qui requièrent une grande humilité et non moins de patience. Trop de gens jouent avec les choses sérieuses. Les « parachutistes » qui, avant même d'avoir touché le sol, pensent qu'ils savent tout et connaissent tout le monde, sont plus nombreux qu'on le croit. Ce n'est qu'en m'imposant des rythmes lents que j'évite que mon travail de recherche se transforme en travail mécanique, avec des échéances obligées, avec les témoignages à porter à leur terme coûte que coûte. (AF, XIX)

77 *Les temps de la recherche ne coïncident pas toujours avec ceux du chercheur.*

Parfois, j'entendais parler de jeunes chercheurs de l'université qui faisaient leur recherche en deux ou trois ans, mais j'étais le premier à dire qu'un jeune ne pouvait pas mener des recherches comme je le faisais moi. Un jeune, s'il est seulement chercheur, ne peut pas dédier huit ans à chaque recherche, parce que ce sont des recherches onéreuses et qui le sont devenues toujours davantage. Pour faire des recherches comme les miennes il fallait partir, rester dix jours dans un certain lieu, avoir un endroit pour dormir et donc, en plus du coût du voyage, il y avait celui du séjour. Moi, ça me plaisait, je le faisais pour moi et je n'avais donc pas de problèmes de temps et de durée. (AS, 43)

78 *La recherche coûte de l'argent et il faut soutenir les jeunes.*

Et je pense que des recherches comme les miennes qui durent six ou sept ans, aucun jeune ne peut les mener parce que ça coûte énormément. Ne parlons même pas du travail de bureau, la transcription et l'étude des témoignages qui oblige à un travail et un effort sans fin. Je te parle seulement de la recherche « de terrain », de la recherche en extérieur. Tu dois bouger, te déplacer, parcourir des centaines de kilomètres en long et en large, séjourner une semaine ici et l'autre là, et tout cela entraîne de nombreux frais. Moi je me considère comme un privilégié, je n'ai pas de problèmes économiques : je fais du feu avec mon bois et ça va très bien. Mais un jeune qui ne dispose pas d'une situation économique qui lui permette ce luxe comment peut-il se consacrer à la recherche ? (FO, 48)

Transcrire

79 *Des témoignages comme autant de testaments : respecter les paroles.*

Mais c'est une chose d'inventorier ces misères, et même de les peaufiner, de les embellir littérairement parlant et c'en est une autre d'écouter des centaines de témoignages puis de les transcrire comme autant de testaments. C'est le sens même de ma recherche, donner un prénom et un nom aux « témoins », respecter, sans jamais forcer, sans jamais déformer leurs propos. (MDV, LXXXI)

80 *À froid. Réécouter et transcrire pour analyser l'entretien.*

Je ne me rends jamais compte, quand j'écoute, si le témoignage est intéressant ou non. Je dois toujours le réécouter à froid, en le transcrivant, si je veux avoir un avis critique dessus. (AF, XX)

81 *Écouter l'enregistrement c'est aussi revivre l'entretien : ainsi renaissent les idées, les associations et les émotions. Une bonne chose consiste à les écrire en marge de la transcription, car c'est là que naît l'interprétation.*

J'étais là, absorbé dans l'écoute, je cherchais à interférer le moins possible et quand je conclusais un témoignage, même important, je ne réussissais pas à faire aussitôt le point sur le discours global que j'avais recueilli, je l'apportais chez moi et j'écoutais presque tout de suite, et c'était le plus beau moment, cette écoute, cette transcription, parce que je revivais, tout ce témoignage, du début à la fin, je le revivais, j'y réfléchissais. Tout ce travail, pour le dire en quelques mots, si je l'ai fait c'est parce qu'il me plaisait immensément, il me plaisait vraiment. (AS, 40)

82 *Écouter et réécouter l'enregistrement.*

J'ai réécouté chaque témoignage au moins trois fois, avant de réaliser le texte définitif. (MDV, VII)

83 *Tout transcrire, même nos paroles et nos questions.*

Je transcrivais tout, en commençant par mon préambule en ouverture du témoignage. (AS, 41)

84 *Écrire avec une rigueur absolue, en notant même les silences, les expressions, les émotions.*

Avec une rigueur absolue, comme si j'étais en train de recueillir autant de testaments, j'écrivais tout, en notant même les émotions de mes interlocuteurs, les longs silences, les crises de larmes, les abandons. (SDD, IX)

85 *Apprendre de ses propres erreurs.*

C'est justement en transcrivant aussi mes interventions que je me rendais compte des erreurs que j'avais faites, j'apprenais et si je m'étais trompé je me corrigeais. (AS, 41)

86 *Comment traduire le dialecte en conservant les termes intraduisibles, particuliers, personnels.*

Dans la traduction du dialecte j'ai aussi respecté, dans la mesure du possible, la structure des phrases parlées. J'ai préservé presque toutes les expressions dialectales les plus significatives. [...] Pour la transcription des phrases en dialecte, je n'ai pas utilisé de méthodes « conventionnelles » ; j'ai choisi la voie la plus simple, celle de la « langue parlée ». J'ai noté les noms des localités de la façon dont le témoin les a prononcés, même s'ils ont subi des déformations. (MDV, VII)

Interpréter, publier, restituer

87 *Pas juste un seul, mais beaucoup de témoignages.*

C'est dans la confrontation des voix que les mythes se redimensionnent, que les mythes s'écroulent. (MDV, VII)

88 *Fragments de témoignages, tesselles de mosaïque.*

Ce sont ces fragments de témoignages, très différents les uns des autres qui aident à redessiner la mosaïque, loin d'être simple, de notre société paysanne d'autrefois. (AF, LXIII)

89 *Reconnaître les chaînes narratives : récits écoutés et répétés avec mille variantes.*

Lui, ce n'était pas un témoin direct, il parlait par oui-dire. S'il est vrai que cette histoire je l'avais entendu raconter non pas une mais cent fois par ses proches et par ses voisins, il est tout aussi vrai que le temps brise puis disperse la vérité, et que ce qui reste devient légende, mythe. (DDM, 7)

90 *Recueillir mais aussi interpréter les témoignages.*

Les témoignages sont un livre en soi, un document tout à fait lisible, même sans aucune clé de lecture. Mais le discours que j'ai reçu au cours de l'ensemble de la recherche est beaucoup plus ample que celui qui ressort des témoignages. J'ai interviewé deux cent soixante-dix-sept paysans, mais j'ai approché au moins un millier de personnes. Voilà pourquoi j'estime qu'une interprétation de ma part n'est pas nécessaire mais qu'elle n'est pas non plus inutile : une interprétation qui tend à faire émerger les « grands thèmes », si riches de suggestions, de propositions, d'invitations à élargir et à approfondir les discours. (MDV, LXXXI)

91 *Commérages, préjugés, médisances. Manier avec précaution les « sources orales ».*

Elle était « différente », c'était une femme qui n'acceptait pas la société fermée, dure, hypocrite dans laquelle elle vivait. Elle était étrange. Mais ce n'était ni une *masca* [sorcière] ni une folle. Peut-être était-elle seulement une femme en dehors du temps, une originale, une rebelle.

Sur cette femme des hautes Langhe, j'ai recueilli une longue série d'impressions et de jugements, au risque d'étonner les personnes que j'interviewais, d'apparaître moi-même comme « différent ». Impressions et jugements qui invitent à réfléchir sur l'objectivité ou le manque d'objectivité des témoins, sur la fragilité des sources orales. (AF, LIII)

92 *Mettre en ordre et couper.*

J'ai donné un ordre chronologique au discours des témoins. J'ai coupé les branches sèches, les répétitions, les propos incertains ou insignifiants, afin de récupérer de l'espace, de rendre les récits plus lisibles. J'ai aussi coupé bien des discours intéressants, quand ils proposaient à nouveau des thèmes désormais acquis, désormais connus. (MDV, VII)

93 *L'anonymat en certains cas.*

Voilà l'unique témoignage qui aborde le thème des « filles mères », de la condition féminine. La femme qui a témoigné ne m'a pas demandé d'être rendue anonyme. Mais précisément parce que je connais le milieu paysan dans lequel elle vit, je veux que ce témoignage n'ait ni un prénom ni un nom. Je dirai seulement que la témoin a quarante ans. (MDV, XCIII)

94 *La règle la plus importante est le respect que l'on doit aux témoins.*

Il faudrait parler longtemps du critère que j'adopte pour sélectionner les témoignages et de la façon dont je procède pour mettre en ordre les textes et effectuer les coupes. Je dirai seulement que la règle que j'observe avec le plus rigueur est le respect que je dois à mes témoins. (ISD, 126)

95 *Publier la recherche pour amplifier les voix réduites au silence, pour dénoncer les injustices, pour changer les choses. Il faut faire cheminer les livres.*

Je veux que les gens se rendent compte que ce problème de la campagne existe : la campagne pauvre, les paysans, les vieux. Voilà sept ans que je parle de ces choses-là, partout où c'est possible. J'ai parlé à des congrès du PCI, du PSI, d'AO et du PDUP. J'en ai parlé jusqu'à plus soif. Toujours avec des résultats bien maigres. Alors, je dirai seulement ça : j'espère que ce livre sera lu afin que le drame que je raconte soit compris. Je ne dis pas de « l'acheter », je dis de « le lire ». (T, 77)

96 *Restituer la recherche aux personnes qui y ont participé. La recherche n'est pas une pratique extractive mais collaborative. D'une façon ou d'une autre, il faut la ramener chez elle.*

Oui, j'ai discuté du livre dès qu'il est sorti. J'ai parcouru à nouveau tout l'itinéraire, je suis retourné chez mes témoins, chez mes collaborateurs, en passant de maison en maison pour les remercier, pour les récompenser au moins avec un exemplaire du livre. (T, 88)

97 *Présenter les livres, les discuter dans les lieux, les apporter dans les écoles.*

J'ai aussi discuté du livre dans de nombreux débats. J'ai surtout recherché l'échange dans les villages, parmi les paysans de ma province. [...] J'ai aussi discuté du livre dans les écoles et je peux dire que les jeunes ont compris le propos. La chose m'enthousiasme même si elle ne m'étonne pas, parce que depuis toujours je crois dans les jeunes, dans les jeunes qui sont encore capables de se scandaliser. (T, 88)

Archiver

98 *Enregistrer la voix revient à arrêter le temps. Se réécouter revient à revivre le passé.*

Presque tous les témoins me demandent de réécouter leurs voix. Ils s'amusent, s'émerveillent de la fidélité de l'enregistrement. Ils découvrent un monde. Anna del Preit écoute puis elle me dit : « C'est comme avoir arrêté le temps, c'est comme vivre le passé une autre fois. » (MDV, XXXIV)

99 *Ce que produit une recherche est bien plus que ce qui sera publié.*

Je sais déjà au départ que je ne réussirai pas à publier tout ce que je recueille. Mais ce problème ne m'influence pas. Entretemps, je recueille, je recueille, parce que le travail de recherche me plaît, m'enthousiasme et parce que je crois à ce type de recherche d'ampleur qui creuse en profondeur. (FO, 49)

- 100 *L'archive d'une recherche comprend les enregistrements, les transcriptions, les notes, les photographies.*

Ma documentation est entassée de manière passablement désordonnée, parce que, dès qu'une recherche était finie, je la laissais derrière moi, je l'archivais à toute vitesse, j'en commençais une autre. J'ai presque toutes les bandes enregistrées, j'ai les transcriptions de toutes les bandes et ce matériel est là, et il vieillit comme je vieillissais moi-même. Que dois-je en faire ? (AS, 43)

- 101 *Le chercheur est le premier archiviste. Il met en ordre les entretiens avec les fiches qui les accompagnent.*

Nuto : J'ai deux cahiers de brouillon. Un de campagne, sur lequel je prends des notes au cours de chaque témoignage, comme si c'était un journal. Sur cet autre cahier, qui reste chez moi, je fiche ensuite les bandes et chacun des témoignages.

Luisa : Et aussi les thèmes à ce que je vois, par exemple tu écris « émigration ».

Nuto : Oui, aussi les thèmes que chaque témoignage me propose et s'il faut que ce témoignage je le considère comme anonyme ou pas. Et puis il y a le problème de la transcription. J'effectue une première transcription à partir de la bande, puis une seconde pour contrôler que la fidélité soit absolue, puis je tape ce texte à la machine à écrire, mais je ne le considère pas encore comme définitif. (FO, 49)

- 102 *Les enregistrements pourront servir à quelqu'un d'autre après nous. Voilà qui nous incite à enregistrer avec maîtrise et à conserver avec soin.*

J'étais très attentif surtout quand je rencontrais, chez les vieux, le parler d'antan, même si, je dois reconnaître mes limites, je n'avais pas un intérêt spécifique pour le dialecte. Je cherchais à recueillir les témoignages en dialecte parce que je me disais : « Ces enregistrements pourront servir à quelqu'un d'autre ». (AS, 37)

- 103 *Les archives de la recherche n'appartiennent pas seulement à celui qui les a produites ; elles sont aussi aux personnes qui y ont participé avec leurs récits. En outre elles ont une valeur pour ceux qui ne pourront plus rencontrer ces personnes mais pourront au moins écouter leurs voix et leurs histoires.*

Rendre public ces archives. Il est clair que j'ai toute cette documentation. Voilà quelques jours j'ai justement reçu un questionnaire des archives nationales : ils veulent savoir exactement ce que j'ai, comment je conserve ma documentation, quelle destination je veux lui donner. Je vais leur répondre que j'y penserai mais que pour le moment je ne sais pas. (T, 206)

- 104 *Préserver les archives avec soin. Rendre publics les témoignages avec précaution. On ne peut pas tout rendre public.*

Je pense qu'on ne peut pas rendre public des archives comme les miennes et je vais te dire pourquoi. [...] En règle générale, le témoin démarre en s'auto-censurant, prudemment. Puis se crée un mécanisme naturel, le récit le prend, il accélère, commence à revivre émotionnellement sa propre vie et il va au-delà, bien au-delà. C'est-à-dire qu'il me dit ce qu'il ne voulait et ne devait pas me dire. Si tu lisais une partie de mes témoignages, tu trouverais des pages impubliables, des pages qu'il serait cruel de publier. Quand je disais que le travail avec les sources orales est difficile je voulais dire aussi difficile de ce point de vue-là, parce que tu rapportes chez toi un témoignage avec des choses que tu ne dois pas publier et c'est toi qui dois avoir la sensibilité de le comprendre. (T, 206)

- 105 *Il y aurait encore des choses à dire...*

Il faudrait encore parler longuement des « sources orales » ; de la conservation du matériel enregistré ; de la propriété et de la destination des « fonds » ; des différentes obligations qui s'opposent au passage de la documentation du privé au public... (ISD, 127)

NOTES

1. N. Revelli, *La strada del Davai*, Turin, Einaudi, 1966 ; Id., *L'ultimo fronte. Lettere di soldati caduti o dispersi nella seconda guerra mondiale*, Turin, Einaudi, 1971 ; Id., *Il mondo dei vinti. Testimonianze di vita contadina*, Turin, Einaudi, 1977 ; Id., *L'anello forte. La donna: storie di vita contadina*, Turin, Einaudi, 1985 ; Id., *Il disperso di Marburg*, Turin, Einaudi, 1994 ; Id., *Il prete giusto*, Turin, Einaudi, 1998.
2. A. Čechov, *Senza trama e senza finale. 99 consigli di scrittura*, P. Brunello éd., Rome, Minimum Fax, 2002 ; Id., *Scarpe buone e un quaderno di appunti. Come fare un reportage*, P. Brunello éd., Rome, Minimum Fax, 2004 ; puis rassemblés dans Id., *Né per fama, né per denaro. Consigli di scrittura e di vita*, P. Brunello éd., Rome, Minimum Fax, 2015.
3. P. Brunello, « Prefazione », dans A. Čechov, *Senza trama e senza finale, op. cit.*, p. 18.
4. C. Bermani, « O dimentico tutto o ricordo tutto [Ricordo di Nuto Revelli] », *Cantieri Sociali Carta*, n° 6, 2004, p. 38-39.
5. « L'appello di Nuto Revelli » [discours public lors du rassemblement des résistants de Montoso, Cuneo, 9 juillet 1971], *Lotta continua*, 11 juillet 1972, p. 3.
6. P. Clemente, « Incontri con Nuto », dans C. De Pasquale éd., *Voci da piccoli mondi. Le eredità toscane di Nuto Revelli*, Pise, Pacini, 2023, p. 53.
7. N. Revelli, *Il testimone. Conversazioni e interviste. 1966-2003*, Turin, Einaudi, 2014.
8. L. Passerini, « Intervista a Nuto Revelli », *Fonti orali*, n° 1, 1982, p. 43-50. L'entretien est daté « Cuneo, 12 novembre 1981 ».
9. Ead., *Autoritratto di gruppo*, Florence, Giunti, 1988 ; Ead., « A passion for memory », *History Workshop Journal*, n° 72, 2011, p. 241-250 ; Ead., *Curriculum vitae*, s. d., [<https://www.eui.eu/Documents/DepartmentsCentres/HEC/Faculty/Passerinicv.pdf>] (consulté le 21 janvier 2026)
10. Ead., *Storia orale. Vita quotidiana e cultura materiale delle classi subalterne*, Turin, Rosenberg & Sellier, 1978.
11. Ead., « Intervista a Nuto Revelli », art. cité, p. 43.
12. À plusieurs reprises, Revelli a répété qu'il était étranger à la culture académique et à sa compartimentation par discipline : « je ne suis pas un historien, ni un sociologue, ni un anthropologue. Je suis un autodidacte de la recherche, une personne qui veut comprendre la société dans laquelle elle vit. Je suis ce que je suis et c'est tout » (« Una esperienza di ricerca nel mondo contadino », dans L. Lanzardo éd., *Storia orale e storie di vita*, Milan, FrancoAngeli, 1989, p. 44). Voir aussi D. Borioli et R. Botta, « Il lavoro della memoria. Intervista a Nuto Revelli », *Quaderno di Storia Contemporanea*, n° 1, p. 186).
13. Quand en 2017 j'ai été élu président de l'AISO, la revue *Fonti orali* était dispersée et presque oubliée. Aucune bibliothèque n'en possédait tous les numéros. Reconstituer la collection complète – récupérer et collationner les numéros, en faire une copie numérique et la placer sur le site web de l'AISO [<https://www.aisoitalia.org/fonti-orali-studi-e-ricerche/>] – fut une façon de reprendre le fil d'un dialogue entre générations qui s'était un peu perdu. L'éditorial du premier numéro de *Fonti orali* fut publié dans le

premier numéro du Bulletin [Notiziario] de l'AIISO. La numérisation de la revue fut présentée au colloque « Fonti orali in Italia: archivi e ri-generazioni » (Turin, 25-26 octobre 2019) dans une session intitulée « Ce qui restera des années 1980. Une relecture de la revue *Fonti orali. Studi e ricerche* ». Le colloque se termina par un hommage à Nuto Revelli avec des interventions de son fils Marco et de Silvia Giordano.

14. L. Passerini, *Memoria e utopia. Il primato dell'intersoggettività*, Turin, Bollati Boringhieri, 2003, p. 13.

15. A. Casellato éd., *Buone pratiche per la storia orale. Guida all'uso*, Florence, EditPress, 2021.

16. Ont été pris en considération les textes suivants : N. Revelli, *Il testimone*, op. cit. ; L. Passerini, *Intervista a Nuto Revelli*, art. cité ; « Daniele Jalla intervista Nuto Revelli », dans *Archivi sonori. Atti dei seminari di Vercelli (22 gennaio 1993), Bologna (22-23 settembre 1994), Milano (7 marzo 1995)*, Rome, Ministero per i beni e le attività culturali. Ufficio centrale per i beni archivistici, 1999, p. 35-46 ; N. Revelli, « Esperienze di ricerca nel mondo contadino », dans *L'intervista strumento di documentazione. Giornalismo-antropologia-storia orale. Atti del Convegno Roma 5-7 maggio 1986*, Rome, Ministero per i beni e le attività culturali. Ufficio centrale per i beni archivistici, 1987, p. 125-128.

17. Les sections de l'anthologie sont : « Se préparer » ; « Marcher, observer, s'approcher » ; « Mener les entretiens » ; « Transcrire » ; « Interpréter, publier, restituer » ; « Archiver ».

18. D. De Masi, « Recenti esperienze di impiego dell'intervista nella ricerca sociale », dans *L'intervista strumento di documentazione*, op. cit., p. 133.

19. *Loc. cit.*

20. E. Traverso, *Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, La Découverte, 2016. Traduction italienne de Carlo Salzani, Milan, Feltrinelli, 2016.

21. Id., *Nuto Revelli*, Cuneo, Primalpe, 2001, n. p., cité dans G. Cinelli, *Nuto Revelli. La scrittura e l'impegno civile, dalla testimonianza della Seconda Guerra Mondiale alla critica dell'Italia repubblicana*, Turin, Aragno, 2011, p. 217.

22. G. Mendicino, *Nuto Revelli. Vita guerre libri*, Scarmagno, Priuli e Verlucca, 2019, p. 47-48.

23. Les références aux titres des ouvrages et articles de Revelli suivent les légendes et abréviations suivantes : SDD = Nuto Revelli, *La strada del davai*, Turin, Einaudi, nouvelle édition, 2004 ; MDV = Nuto Revelli, *Il mondo dei vinti. Testimonianze di vita contadina*, Turin, Einaudi, 1977 ; AF = Nuto Revelli, *L'anello forte. La donna: storie di vita contadina*, édition postfacée par Anna Rossi-Doria, Turin, Einaudi, 1998 ; DDM = Nuto Revelli, *Il disperso di Marburg*, Turin, Einaudi, 1994 ; PG = Nuto Revelli, *Il prete giusto*, Turin, Einaudi, 1998 ; T = Nuto Revelli, *Il testimone. Conversazioni e interviste 1966-2003*, Mario Cordero éd., Turin, Einaudi, 2014 ; FO = Luisa Passerini, « Intervista a Nuto Revelli », *Fonti orali*, n° 1, 1982, p. 43-50 ; ISD = Nuto Revelli, « Esperienze di ricerca nel mondo contadino », dans *L'intervista strumento di documentazione. Giornalismo-antropologia-storia orale. Atti del Convegno Roma 5-7 maggio 1986*, Rome, Ministero per i beni e le attività culturali. Ufficio centrale per i beni archivistici, 1987, p. 125-128 ; AS = « Daniele Jalla intervista Nuto Revelli », dans *Archivi sonori. Atti dei seminari di Vercelli (22 gennaio 1993), Bologna (22-23 settembre 1994), Milano (7 marzo 1995)*, Rome, Ministero per i beni e le attività culturali. Ufficio centrale per i beni archivistici, 1999, p. 35-46. La pagination se réfère aux éditions italiennes des textes de Revelli, même quand ceux-ci ont été

traduits et publiés en français. Il s'agit ici, comme dans l'ensemble de l'article, de notre traduction.

RÉSUMÉS

L'article rassemble et systématise les indications méthodologiques que Nuto Revelli a disséminées dans ses ouvrages, restituant pour la première fois un cadre cohérent de sa pratique de l'histoire orale. Le texte introductif explique que cette collecte est issue d'un exercice didactique visant à interroger directement ses écrits afin d'en extraire une sorte de *vade-mecum* destiné à celles et ceux qui s'approchent de l'histoire orale. Il met en évidence la nature profondément personnelle, mais en même temps partageable, de sa méthode de travail, née d'un dialogue intergénérationnel avec des chercheurs et des mouvements. L'anthologie s'articule en une série d'étapes qui retracent toute la filière du travail de terrain avec les sources orales : Se préparer – Marcher, observer, s'approcher – Interviewer – Transcrire – Interpréter, publier, restituer – Archiver.

L'articolo raccoglie e ordina le indicazioni di metodo che Nuto Revelli disseminò nei suoi libri, restituendo per la prima volta un quadro coerente della sua pratica di storia orale. Il testo introduttivo spiega come la raccolta nasca da un esercizio didattico volto a interrogare direttamente le sue opere per ricavarne una sorta di *vademecum* destinato a chi si avvicina alla storia orale. Mette in evidenza la natura personalissima, ma al tempo stesso condivisibile, del suo metodo di lavoro, che si esprime in un dialogo intergenerazionale con studiosi e movimenti. L'antologia che segue si articola in una serie di fasi che ripercorrono l'intera filiera della ricerca sul campo con le fonti orali: Prepararsi – Camminare, osservare, avvicinarsi – Intervistare – Trascrivere – Interpretare, pubblicare, restituire – Archiviare.

This article compiles and systematises the methodological indications Nuto Revelli distributed throughout his books, providing, for the first time, a coherent framework for his practice of oral history. The introductory text explains that the collection originates from a didactic exercise aimed at directly interrogating his works to extract a kind of *vade mecum* for those approaching oral history. It highlights the deeply personal yet shareable nature of his working method, which develops through an intergenerational dialogue with scholars and movements. The anthology is structured around a sequence of phases that retrace the entire chain of fieldwork with oral sources: Preparing – Walking, observing, approaching – Interviewing – Transcribing – Interpreting, publishing, reporting – Archiving.

INDEX

Mots-clés : histoire orale, pratiques d'entretien, méthodologie de la recherche historique, éthique de la recherche

Parole chiave : storia orale, pratiche di intervista, metodologia della ricerca storica, ricerca sul campo, etica della ricerca

Keywords : oral history, interviewing practices, historical research methodology, fieldwork, research ethics

AUTEURS

ALESSANDRO CASELLATO

Università Ca' Foscari Venezia • Alessandro Casellato, *professore associato* à l'université Ca' Foscari de Venise, consacre ses recherches à l'histoire sociale de l'Italie contemporaine. Il est l'auteur de contributions sur la méthodologie et la généalogie de l'histoire orale italienne et a présidé l'Association italienne d'histoire orale (2017-2021).

TRADUCTEURS

JEAN-CLAUDE ZANCARINI

Ens de Lyon • Jean-Claude Zancarini est professeur émérite d'études italiennes à l'ENS de Lyon. Il a récemment publié, avec Jean-Louis Fournel, *Machiavel. Une vie en guerres* (Passés composés, 2020) et *Savonarole. L'arme de la parole* (Passés composés, 2024). Avec Romain Descendre, il a dirigé *La France de Gramsci* (ENS éditions, 2021) et écrit *L'œuvre-vie d'Antonio Gramsci* (La Découverte, 2023 ; traduction italienne, Einaudi, 2025).